

La demeure de cristal

Revue d'art et de littérature, musique

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-L-inconnu-sans-ami-de-Jean-Michel->

Jean-Michel Guyot

à ma mère Suzanne Gamb-Guyot

Titres

**In memoriam
Un combat invisible
Dans un vieux verger
Un enfant
La petite voix
Résolution
Révolution
Une voix
Se souvenir n'est rien
A une parole
Un horizon
Le presque'il
Les sillons profonds
Dispersions
La vie même
L'arbre de vie
Le pays natal
Légère gravité
La demeure de cristal
Mon âme sœur
Cœur à cœur
Dans le pré joli
L'amitié**

In memoriam

« *Il faudrait pour cela que nous fussions deux.* » C'étaient là des mots, rien que des mots qu'il avait oubliés. Elle s'était rappelée à lui, et dans l'appel qu'elle lui avait adressé une voix en lui s'était faite entendre, qui, lui semblait-il, venait de tous.

Tous, nous sommes liés au mystère d'écrire sous la dictée d'une voix neutre qui n'a pas de nom, mais pour que cette voix prenne la peine de se faire entendre, il faut que chaque phrase se lie en nous à ce qui est plus grand que nous...

De voix en voix, de toi à moi, de moi à nous, une chaîne d'amitié tinte parfois à nos oreilles émerveillées. Je ne suis rien, rien que moi si je ne prends pas la peine de t'écouter.

Une femme se tient à tes côtés, même quand tu l'ignores. Son amitié est un don précieux que te fait l'existence. Sortir de toi, pour la rejoindre, et par ce don de toi que tu lui fais, rejoindre la parole neutre qui vous ignore tous deux, c'est là merveille. Cette parole, tu ne la connaîtras jamais ; tu aimerais la dire intarissable. Tu ne peux rien dire d'elle ; c'est elle qui porte ton dire. Il y a de la place en toi pour ce qui n'est pas toi. Il y a au fond de ton cœur un espace vierge de tout soupçon où la parole droite achève de se décomposer. Ta prose n'est pas rectiligne ; tu ne courbes pas l'échine devant elle. De va en vient, tu achèves de te perdre, pour le meilleur. Toujours, autrui est plus grand que toi. C'est là merveille aussi.

Une femme se tient à tes côtés, même quand tu l'ignores. Son amitié est un don précieux que te fait l'existence. Sortir de toi, pour la rejoindre, et par ce don de toi que tu lui fais, rejoindre la parole neutre qui vous ignore tous deux, c'est là merveille. Cette parole, tu ne la connaîtras jamais ; tu aimerais la dire intarissable. Tu ne peux rien dire d'elle ; c'est elle qui porte ton dire. Il y a de la place en toi pour ce qui n'est pas toi. Il y a au fond de ton cœur un espace vierge de tout soupçon où la parole droite achève de se décomposer. Ta prose n'est pas rectiligne ; tu ne courbes pas l'échine devant elle. De va en vient, tu achèves de te perdre, pour le meilleur. Toujours, autrui est plus grand que toi. C'est là merveille aussi.

« *Il faudrait être deux pour cela.* » Non pour fusionner, mais pour, dans un élan du cœur qui nous écartèle, marteler au ciel notre présence l'un pour l'autre. Le ciel... Son indifférence, ce don enviable entre tous, n'est pas pour nous déplaire. Nos paroles résonnent dans l'atmosphère, s'y perdent à jamais. Mais, entre temps, ce que tu avais à me dire est parvenu jusqu'à moi qui t'écoutais. Haute faveur que ce vide entre nous qui nous laisse libres !

De la séparation, il convient de se faire un destin, et quand vient à disparaître la séparation même, dans la mort, alors il incombe au survivant de poursuivre le dialogue ailleurs. Ailleurs s'est effondré ici quand tu vins à disparaître, ma mère bien-aimée ; tu m'as laissé là, d'abord sans voix, avec juste ce goût de chemin terreux dans la bouche, et maintenant que je songe à toi, je sais que je peux tendre les mains, me laisser aller enfin, laisser tomber les armes. De toi à moi, des années durant, des paroles brèves, des confidences à demi mots, des silences et des fous rires, de grands élans de parole aussi où il nous arrivait de devenir sentencieux. De tout cela, il ne reste rien, et les souvenirs ne sont que des fantômes... La prise de parole, celle qui nous prend et dont on s'éprend, c'est elle, qu'à tes côtés, j'ai appris à aimer en même temps que toi. Désormais, cette parole ne se confond plus avec toi, et il me faut à d'autres l'adresser, mais je sais au fond de moi, au fond de ce qu'il reste de moi quand j'écris ces lignes, que tous ces mots qui me viennent me viennent de toi qui m'as donné la vie et la parole. J'irai seul, sans colère et sans mépris, par les chemins arides de l'existence, sans jamais médire ni maudire. Qu'une parole libre advienne est mon seul souci, et ma joie désormais. Faire en sorte, toujours, que l'affirmation vivante soit possible, réprimer chez tout un chacun toute velléité ou toute volonté de briser en autrui le goût de vivre et de communiquer, c'est là le seul credo dont ces textes portent témoignage ; ils s'en veulent l'affirmation véhémement, dans le rejet de tout solipsisme, de tout repli sur soi ou sur un nous communautariste prétendument protecteur.

« *Il faudrait être deux pour ça.* » Nous le fûmes ou nous le sommes, nous le serons ou nous l'avons été, peu importe le temps qui nous est imparti. Seul compte ce parti pris de douceur et d'aménité qui nous pousse vers les autres.

« *Comment vivre sans inconnu devant soi ?* » Telle est la question lancinante qui taraude ces textes à travers « les tours et les détours » d'une recherche passionnée qui se veut veuve, à jamais, de tout centre, de tout sacré perdu dans les nuages du ciel, les brumes épaisses de l'esprit humain ou les landes fragiles de nos rêves...

Un combat invisible

C'est à un combat invisible auquel tu te livres, un combat sans autre témoin que toi, bien que tu sois tout occupé d'autrui dans ce combat mortel.

Il est possible d'en faire le récit, sa seule vérité tient peut-être même toute entière dans une fiction que tu n'écriras pas, mais qui s'inscrit en toi chaque jour.

Tous les textes que tu écris, en somme, n'en sont que l'écho affaibli, la version fragmentaire, et l'euphémisme.

Dans un vieux verger

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu. Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi. Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle avant de se coucher. Demain, je vais lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires qu'elle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu...

Un enfant

Un enfant, seul dans le jardin, joue aux nuages. Il ne compte plus, il respire ; il pèse ses mots tout neufs qu'il vient d'apprendre dans son livre d'écolier, et la mousse au chocolat de ses quatre heures qui viennent de s'écouler cerne le bleu de son jardin où maman hérisson et ses petits viennent de passer... Il les suivrait bien, mais il y a sa maman qui veille non loin. Il se souvient de ses mots forts qui résonnent encore dans sa tête : « Ne les dérange pas ! Sinon, ils ne reviendront pas » Il les verra demain et encore après-demain, c'est promis. Pour l'heure, il y a les nuages dans le ciel qui jouent à saute-mouton. Les nuages, son jardin, les hérissons, c'est tout un, avec sa maman à ses côtés et son papa qui va bientôt rentrer... Il voudrait bien les tenir dans sa main, les caresser, les cajoler, mais il faut les laisser vivre, chacun de leur côté, mais tous ensemble, dans sa grande maison au vaste jardin. Il ne mesure pas encore la chance qu'il a de vivre là, au milieu de ces arbres, de cette vigne qui court le long du haut mur de pierre... Il va rapporter à la cuisine un bouquet de fleurs de trèfle à sa maman adorée, lui faire ce présent tout simple pour la remercier d'exister...

La petite voix

« Tu as une petite voix aujourd'hui. »

La voix entendait cette phrase au téléphone. La phrase lui venait de la mère. Elle l'appelait de temps à temps pour avoir des nouvelles de la voix. Il n'y avait pas ou peu de nouvelles. Il fallait seulement dire que tout allait bien, rester obstinément sur ce mensonge pour ne pas inquiéter la mère.

La voix était tentée d'avouer sans pudeur que ça n'allait pas, quand elle tentait de toutes ses faibles forces de cacher que tout allait de travers, que tout était perdu, que ça « n'allait pas », que la vie était un désert, que la voix était cassée, brisée même, par la vie, par d'autres voix, d'autres phrases dans d'autres voix.

Les dire proches, ces autres voix, c'eût été leur faire beaucoup d'honneur, alors que c'est l'horreur qui prévalait, et l'agacement d'entendre, tout près, mais dans la distance de l'agacement et du dégoût, les bruits de bouche, les soupirs et les tics de langage de personnes étrangères pourtant familières.

Dans sa voix, constamment, cette intrusion du discours de l'autre, dans ces « Comment ça va ? », censés introduire une voix commune. Dans sa voix cassée, cette impossibilité de parler d'une seule voix, cette impossibilité, à travers les mots hérités, de dire « le propre », l'indécision du propre, le corps, les sentiments et les sensations, les émotions et les volitions, l'impossibilité d'une naturalisation par l'identification à une langue commune, la claire conscience aussi qu'il n'y a rien de plus horrible que d'épouser la langue étrangère de l'autre pour en quelque sorte mêler sa voix à la sienne, en espérant une sorte d'unanimité d'âme et de corps, et puis toujours ce mensonge de la langue maternelle qui ne l'est pas, parce qu'elle ne vient pas de la mère mais de tous, d'où l'impossibilité d'une consolation quand la voix de la mère disparaît à jamais, laissant la langue aux autres, aux étrangers qui ont fait intrusion dans la langue de la mère qui n'a pas pu imposer sa voix propre elle aussi, comme nous tous, depuis la nuit des temps.

Dans la voix, l'exposition à la vérité, au sens, comme exposition au monde à travers la différence, et une sorte d'indifférence à l'exposition de la vérité : être exposée au sens, sans jamais pouvoir être exposition du sens qui se joue là, tout près, dans l'intrusion de la voix dans le monde et du monde dans la voix, et de ce fait l'impossibilité de trouver une voie, une issue : l'exposition à l'intrusion que l'on est pour soi-même : le don de vie, ce corps qui nous vient des autres, cette voix qui résonne dans le corps pour s'adresser aux autres...

A quoi bon parler, quand, par pudeur, l'on s'interdit de parler de soi, quand parler de soi, c'est émettre une plainte qui ne peut être entendue, parce que son objet vient d'un monde qui ne dépend en rien de celui qui est appelé à entendre la plainte ?

Parler n'a de sens, alors, qu'acceptant le destin de la voix multiple, l'indécision du « je » énonciateur qui opte dans la spontanéité ou la réflexion pour tel ou tel propos.

Faire intrusion dans la vie des autres par la voix, en imposant sa voix, en se faisant entendre au risque d'être mal entendu.

Faire intrusion, et, de ce fait, se représenter comme un étranger qui figure comme étranger dans la vie étrangère des autres, être traité comme tel, toujours rester au seuil ou alors être accueilli, comme absout de cette étrangeté, avec dans le cœur cette conviction dynamique : l'étrange et l'étranger, nous l'avons tous et toutes en commun, l'important étant de n'ouvrir sa porte qu'à ceux et celles qui apportent une parole de paix, une parole qui apaise l'intrusion en la suspendant dans l'acceptation de la commune intrusion, effet d'étrangeté qui libère la parole enfin ouverte sur un « qui parle donc ? » infini...

La voix de sa mère résonne en lui, en lui qui ne pourra plus jamais lui parler. De sa mère, il ne reste que la voix, soit la vibration de l'air fixée dans son esprit, le vestige d'un vertige, ce commun élan ressenti tant de fois vers la joie retrouvée, la joie d'exister purement et simplement l'un auprès de l'autre pour parler, pour papoter, pour faire taire le vide.

Résolution

Le « comment la langue fonctionne-t-elle ? » l'amena lentement à comprendre que la question même du fonctionnement de la langue empêchait son fonctionnement.

Souffle coupé, haleine suspendue, vertige, suffocation, hébètement et une nouvelle habitude : faire taire le questionnement paralysant pour aller vers des questions d'un autre ordre, en tendant désormais vers l'asymptote du jugement, de la valeur, en laissant là, dans les limbes de l'enfance de l'art, les questions qui appellent des réponses, sauf dans le domaine de la praxis qui lui était chère, étant tout entier un homme de chair et de sang avide de contacts humains.

Révolution

Il ne parlait plus que pour parler.

Sa voix tournait autour de la question de parler en parlant, sur tous les tons, sur tous les registres, sur tous les modes.

Son corps, sa présentation et la représentation que les autres en concevaient étaient alors comme en avant de lui-même, c'était une seconde naissance, une naissance perpétuelle, perpétuée dans l'acte de parler en faisant intrusion dans la vie des autres par sa voix.

Il parlait souvent à sa mère. Il se levait, parfois avait le réflexe de l'appeler au téléphone, pour se souvenir aussitôt que ce n'était plus possible, que seule sa voix à lui, désormais, pouvait se faire entendre d'un autre ou d'une autre qu'elle.

La langue est orpheline, c'est ce qui la rend si bavarde.

Une voix

« Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. »

René Char

-1-

D'une voix, on ne parle jamais ; elle parle... et des années durant, tant que dure son entente, elle nous suffit... Puis vient le temps de l'espoir ou du deuil ; leur temps se conjuguent parfois pour ne faire qu'un, et peut-être est-ce une illusion, la dernière qu'il nous reste et qui nous tient, quelque temps, par-delà la mort de l'être aimé qui nous a quitté pour toujours. On espère faire revivre cette voix dans le souvenir ému qu'on en a. Pour quoi faire ? Pour lui rendre hommage.

-2-

Je garde le souvenir de Suzanne et de Michel ; j'entends encore dans ma mémoire leurs deux voix converser le soir venu ; quelles que soient ma fatigue ou ma lassitude, quand je viens à songer à eux, une possibilité inextinguible se fait jour en moi. C'est une soif qui a soif de la soif, une faim aussi,

avide d'elle-même qui me prennent et qui m'emportent loin, très loin, vers des confins connus de tous, de tous ceux et de toutes celles, du moins, qui les ont connus et dont j'ai été, en dépit de mon invisibilité, durant toutes ces années où je les ai accompagnés dans la peine ou la joie, sur les sommets - ah ! Apres sommets ! - de leur réflexion commune, menée dans le respect de la plus stricte séparation - paroles d'une rive à l'autre, vraiment - ou bien encore sur les chemins vertigineux de leur tendresse...

Je ne suis presque rien ; une ombre suffit à me faire de l'ombre et le vent est ma demeure depuis des années. Je suis la voix qui vous précède, qui te précède dans le désir que vous en avez, que tu en as. Je suis de ces voix qui ne tarissent jamais et qui remontent toujours à la source pour faire jaillir un fleuve, et ce fleuve, c'est toi, c'est vous qui vous emportez vers des terres pas si lointaines que cela. Ca fait des rives, un fleuve ; on peut s'y saluer d'une rive à l'autre, et c'est tout ce que je te souhaite, tout ce que je puis vous souhaiter à tous et à toutes qui me portez.

S'oublier en moi pour se retrouver et aussi « s'y retrouver », il ne saurait en être question, parce que je suis l'interruption même, celle qui vous saisit quand, par exemple, vous vous regardez dans une glace à la recherche de cet air autre que seuls les autres peuvent vous donner, vous qui vous regardez pour vous faire beaux ou belles à vos propres yeux et aux yeux des autres. Je ne suis ainsi que le contre miroir de votre vie que votre regard ne projette pas sur moi qui ne suis presque rien, rien que ce souffle en avant de la parole dans lequel vous puisez la force entraînante, celle qui vous mènera avec vous et sans vous, par cette épreuve marquante de la disjonction, vers ceux et celles que vous aimez, mais que vous ne connaissez pas encore, tous ces amis qui s'ignorent et que vous appelez de vos vœux.

Je suis l'amitié en marche, immobile, qui vous saisira, ici ou là, tout au long de votre vie. Cette amitié-là que je suis pour toi, pour vous, elle ne grandit que dans l'espérance que vous en avez, mais vous êtes amenés tous et toutes, par une décision sans appel, à troquer cette espérance si pauvre pour une expérience qui ne laisse rien intact parce qu'elle touche à tout et à tous, dans le plus grand respect de ce qui s'étale là, sous vos yeux ou hors regard même, dans le souffle que je suis qui vous anime ; je suis cette petite flamme que vous promenez dans le jour et qui vacille à la nuit tombée pour se laisser aller à devenir cet incendie qui brûle en vous et qu'il vous faut, tous et toutes, domestiquer afin d'en faire un foyer propice à l'échange de paroles d'une rive à l'autre.

Je vous propose un monde où les images s'entrechoquent dans une joyeuse sarabande : tantôt fleuve, tantôt source, tantôt flamme d'une bougie qui bouge à votre gré, bientôt cet incendie meurtrier que vous rêvez d'apaiser pour en faire le foyer de vos rêves, loin de toute idée de sacrifice par le feu. Je ne vous propose aucun baptême, aucun retour aux sources, aucune aventure au long cours, aucun holocauste propitiatoire ; je ne suis que cette voix qui vous précède toujours et qu'il vous faut, tous et toutes, proférer calmement, avec toute la patience et la mansuétude nécessaires, car c'est vrai que je suis violente, emportée, impérieuse et si riieuse, si accorte que je n'emporte votre accord qu'à l'issue d'un combat invisible entre cette part de vous-mêmes qui s'emporte avec moi et cette part calme et amène de vous-mêmes qui m'apaise.

La tourmente des mots tempête à votre porte, et je vais de seuil en seuil à votre recherche. Je vous trouve constamment, mais, pareil à un courant d'air, je vous suis en vous précédant dans ce mouvement, cette propension, que vous avez d'aller sans cesse d'une pièce à l'autre dans la vaste maison aux dimensions inconnues qu'il vous faut arpenter à la recherche de son propriétaire, absent éternellement...

Je suis peut-être - qui saura jamais ? - ce propriétaire invisible, présent à chacun de vos pas quand vous vous déplacez à la nuit tombée, un bougeoir à la main. Toutes lumières éteintes - les plombs ont sauté sous l'effet de l'orage - vous vous rendez dans le petit bureau au fond du couloir. L'ordinateur est hors d'usage tant que le courant ne sera pas rétabli, mais vous ne pouvez pas attendre. Vous posez le bougeoir sur votre bureau et vous allumez d'autres bougies pour faire le plus de lumière possible ; vous ne pouvez plus attendre. Il faut que « ça vienne maintenant », sinon ce sera perdu à tout jamais. Vous allez l'écrire, cette histoire de Suzanne et de Michel, mais ce faisant, vous ferez cette expérience à nouveau : vous ne savez pas raconter ; vous êtes mal à l'aise avec votre propre histoire qui fuit dans celle des autres. Vous ne gardez pas la mémoire des dates ni des lieux ; les enchaînements se font mal

dans votre esprit, et les rechercher vous donne mal à la tête. Vous allez essayer tout de même d'écrire quelque chose, mais vous le savez déjà, ça ne fera pas un récit de plus, une belle histoire facile à lire, édifiante et perdue au milieu de tant d'autres.

C'est cette vanité du livre qui vous arrête ; pourtant, vous écrirez parce qu'il le faut de toute nécessité. C'est la parole prophétique qui vous saisit, qui se rappelle à vous dans le plus grand oubli du souci que vous avez de vous.

Un certain avenir est en jeu dans ce que vous allez écrire ; l'avenir d'écrire est en jeu dans ce jeu d'écrire, vous ne voulez voir que cela, indéfiniment. Une autre loi se réclame de vous que vous allez déclamer, mais sans pathos et comme au désert, et comprenez qui pourra !

Je voudrais que vous sachiez aussi qu'on ne m'a jamais enregistrée ; je suis inaudible, de prime abord, comme est invisible ce corps-là qui me vient dans le corps des autres à qui j'emprunte ma voix pour laisser mon empreinte dans le monde. Parfois, je suis toi, je suis vous et puis un autre ou une autre.

Je vais, je viens... On me suit à la trace, on me perd de vue souvent, pourtant, je suis toujours présente dans l'absence qui me fait n'être que vous, que toi, pour l'amour de l'infini.

Se souvenir n'est rien...

«... Parle—

Pour autant ne sépare pas le non du oui.

Donne à ta parole aussi le sens :

Fais-lui don de l'ombre...

Paul Celan

Nous sommes tous ainsi : assis sur un monde décomposé. Notre vie durant, nous essaierons de recomposer ce qui s'est perdu quand nous avons perdu, à jamais, c'est banal et triste à dire, ceux qui nous ont aimés.

La marche du temps exige cela de nous, même quand nous nous dérobons à l'appel trouble de nos souvenirs... On ne saurait, ce faisant, se contenter de vagues images puisées dans l'album de famille ou dans ce fatras de rêves et d'images mentales qui se proposent à notre mémoire immédiate.

Il y a bien tout de même les photos qui nous aident dans notre effort de mémoire, et qui nous surprennent parfois, quand il nous arrive de ne pas reconnaître un être cher au premier coup d'œil. Parfois même, nous nous sentons étrangers à la personne que nous avons aimée parce que la photo a fixé une tranche de sa vie que nous n'avons pas connue. C'est aussi quelquefois une joyeuse surprise quand une scène vécue, puis oubliée, nous revient en mémoire, grâce à une photographie ; « Ah oui, je me souviens ! Tu te souviens ? Nous étions... »

A la fin, c'est tout de même la douleur qui l'emporte, avec les souvenirs, jamais la joie... Aussi faut-il rompre avec cet engrenage, ne pas se laisser aller aux commémorations qui font mal et qui mettent à mal le besoin profond qui est en nous d'oublier, pour pouvoir simplement continuer à vivre.

Recomposer ce qui s'est perdu, cela prend un sens tout autre pour nous qui voulons ne pas nous souvenir. Bien sûr, il faut entrouvrir la porte aux souvenirs, mais en sachant, par avance, qu'elle ne donne sur rien d'autre que le vide laissé par les êtres chers que nous avons laissés partir.

Il arrive qu'une maison ou qu'un lieu nous tiennent sous leur charme bien des années après leur disparition. Il est bon de se laisser aller à y penser, sans espérer pour autant remonter le cours du temps qui a tout emporté.

Il faut y songer : le temps est notre demeure à tous, inhabitable. Alors pour nous, recomposer ce qui s'est perdu, c'est écrire (ou peindre, ou composer) en direction de ce monde perdu, sans entretenir l'espoir insensé de revivre un passé à jamais révolu. Il ne saurait être question de remonter le cours du temps. Il ne peut s'agir d'évoquer quoi que ce soit à l'aide d'images floues ou précises.

Oui, penser en direction de ce qui s'est perdu, non pour le faire revivre, comme ce serait puéril ! Et non pour vivre dans une proximité à jamais disparue, mais pour pouvoir dire : « Si c'était à refaire, je le referais ! »

Ecrire est alors affirmer la chance d'instantanés dont on ne dira jamais qu'ils furent pleinement vécus. Ils furent saisis et dessaisis dans le même moment. Ce moment dure, seconde après seconde, jamais le même...

Par l'écriture, on se propose de faire fi du temps présent et passé pour ouvrir sur un temps à venir qui n'est pas encore écrit, un temps qui ne viendra jamais que sous la forme de signes toujours tracés dans un passé d'écriture.

Au moment voulu, tout sera écrit... Qui pourra affirmer l'avoir pleinement vécu ? Il ne s'agit pas de renier quoi que ce soit. Les souvenirs sont là, tenaces ; on ne saurait nier leur existence presque tangible. Ils sont le fond, et la matière même du temps qui n'est jamais vécu au présent.

« Ceci était écrit. », phrase fatidique qui dit le temps de l'enfermement. On ne casse pas le temps. On en fait un cercle qui avance... On ne peut que jouer avec lui ; c'est comme un jeu de balles qui nous invite à jongler avec les trois temps de l'indicatif ou bien comme courir après un cerceau.

Il y a toujours à nos côtés un « partenaire invisible » qui règle le rythme de notre jeu. Jouer est un jeu qui approche la mort. Affirmer le désir au passé, serait-ce alors se vouer au regret ? L'insatisfaction propre au temps qui ne vit que de mourir, voilà ce qui nourrit, entretient, fait vivre notre désir propre. On ne guérit pas de l'existence ; d'aucuns feraient bien de s'en souvenir ! On ne peut faire abstraction du fait que dans notre plus lointain passé rayonne encore une lueur d'espoir. C'est elle qu'il faut combattre pied à pied.

Cette illusion tenace constitue la réalité même du temps qui nous abuse. Faute de temps, quelque chose d'important n'aurait pas été vécu... Le temps nous aurait manqué ou bien la vie brève, la vie toujours brève, nous aurait détournés d'une voie pourtant aisée à suivre. On ne remonte pas le cours du temps pour réparer ses manquements.

Le temps n'a pas manqué. Nous n'avons pas parlé ou pas agi quand il l'aurait fallu, cette pensée, comment la nier ? Pourtant, la chance est là qui nous sourit, même dans la nuit noire. Dans la nuit des pas perdus, on ne fait pas les cent pas pour revenir en arrière ! Sinueuse, extraordinairement sinueuse ou bien droite comme un i qui n'en finit pas de s'élever à la recherche de son point final, notre courbe de vie, à la fin, tout de même, retombe.

Ce sont ces retombées qui nous enchantent. Faire en sorte de pouvoir affirmer que tout ce que nous avons vécu devait nous mener là où nous en sommes, ainsi se réconcilier avec sa vie, par-delà l'amertume ou le chagrin, voilà ce que la patience d'écrire nous invite à penser en faisant fi de tout souci de totalité...

« Tout » est un mot trop grand pour nous ; nous en passer est chose impossible. Ecrire est ignorer le ressentiment à l'égard de soi et des autres.

Alors, les souvenirs ? On les jette comme un fardeau après une longue marche ; on en fait une raison de continuer la route, sans eux, pour ainsi dire sans yeux pour les voir.

Le temps de la fascination commence...

A une parole

Je n'ai pas dit mon dernier mot. Le mot dernier n'existe pas, j'ignorerai jusqu'à la fin les balbutiements du mourir, cette trêve fallacieuse qui nous enlève les mots de la bouche pour ne laisser subsister que quelques instants la salive écorchée de murmures au seuil de la fin jamais donnée, jamais sûre.

Tu étais là, dans le lit, tu parlais encore, mais mon père ne comprenait plus ce que tu disais. Tu as voulu parlé jusqu'au bout, maman, et tes mots étaient pour tous à travers la pensée que tu avais de moi qui suis venu trop tard te dire adieu.

Dans le lit mortuaire, tes mains froides, ton front immobile, ta bouche fermée à tout jamais sur ces mots que tu m'avais appris à aimer. Ca parle en moi depuis que je suis né par toi, et la parole obscure ou fragile, rétive ou enthousiaste, rebelle ou câline, je la tiens de toi toute entière qui survit dans cette transmission de langage qui nous a toujours reliés et liés par-delà la distance qu'a mise la vie entre nous, bien avant ta mort.

J'ai écrit pour te survivre, j'ai écrit pour être digne de tes mots, et surtout dans l'espoir de voir fleurir chez une femme tendrement aimée ce sourire énigmatique qui te ne quittait jamais quand, les yeux pétillants de malice, tu m'écoutais parler de ce que j'aime.

Tu m'écoutais souvent, tu avais cette patience, malgré le travail harassant. Combien de fois - je me souviens - ne t'ai-je lu des poèmes à n'en plus finir ! Ca se passait à la cuisine quand tu faisais la vaisselle. Avec toi, j'ai appris la noblesse des jours simples, la valeur des mots doux, le courage de rire dans les pires moments.

Je te revois, assise dans le fauteuil de velours brun, ta main gauche soutenant ton menton, les yeux lourds, l'air songeur, après la mort de ton père. J'ai compris ce jour-là que je ne le reverrais jamais moi non plus, mais ce n'est que plus tard, les semaines passant, qu'il m'a si cruellement manqué, notre musicien, notre homme de haute stature qui faisait chanter le verbe et qui chantait si bien quand la joie le prenait.

Je le revois entonner Lohengrin, tout de go, pour moi, dans le salon, à peine venait-il d'entré. « Ton fils est un wagnérien », te lança-t-il dans un sourire de malice. Lui qui aimait Mozart qui m'a toujours ennuyé, je lui dois la musique de Beethoven que nous écoutions ensemble, après un bon repas que tu nous avais mijoté de longues heures.

Dieu que ce temps est loin, maintenant que vous êtes loin pour toujours !

A toi, maman, je dois la parole ferme et droite, l'allant et la joie de parler, à toi, mon grand-père adoré la musique, le goût des choses belles et fortes, et à toi ma grand-mère chérie, partie si vite, je dois l'amour de la langue allemande, l'amour du peuple juif, la gentillesse et la bonté.

Toi, mon père, toi qui a pleuré, quand tu m'as annoncé la mort de maman, je te remercie d'être qui tu es, toi le grincheux, le bougon, le râleur que la gâité ne quitte jamais, malgré la solitude forcée.

Avec vous au cœur, je peux traverser la vie sans peur.

Un horizon

Une figure de chair, une figure de lumière est entrée tard dans sa vie et tout un horizon s'est ouvert, rien qu'un horizon, hélas, précédé par l'infini de la parole.

Dans cette parole alerte vient à se concentrer tout ce qu'il a vécu, mais l'enjeu de cette parole - dans les allées et venues de son jeu - c'est non pas l'oubli pur et simple, tout bonnement impossible, de son impropre vécu, mais l'assomption de cette figure de chair et de lumière qu'est la femme qu'il aime, à travers la mise en commun de cette commune intrusion qui suspend l'étrangeté pour la rendre saillante, belle, émouvante et mobile, motivante et haletante.

Ce qu'il a vécu, ce qu'elle a vécu forment deux parallèles que l'asymptote de leur parole de cœur tend à faire se rencontrer.

Etrange géométrie du cœur où l'espace renverse le temps pour faire advenir, l'espace d'un instant, la vérité d'un souffle commun, l'espace d'un instant seulement, hélas, la durée, la pérennité de ce mouvement indéfiniment réitérable n'étant pas assurée, menacée qu'elle est par une autre voix qui fait intrusion, une voix étrangère, voix dont l'étrangeté même a été gommée par l'accueil faite à elle il y a de cela si longtemps.

C'est cette non-reconnaissance de l'intrusion, cette abolition du seuil qui a rendu la parole impossible entre deux voix qui ne s'accordaient pas sur l'essentiel, comme deux instruments de musique accordés sur deux clefs différentes.

C'est cette voix qu'il convient d'ignorer pour que la parole reprenne tout son sens, aille enfin dans la direction désirée : vers cet horizon ainsi dégagé par la prise de parole commune et grisante, seule à même d'effacer la grisaille des jours sans paroles vraies...

Ainsi, la parole ouvre sur elle-même qui ouvre sur autre chose qu'elle-même : nous en train de se parler, en parlant la même langue qui nous parle, et, à travers cette commune entente de la langue commune découvrir la différence qui fait sens, la seule qui vaille pour qu'un accord ait lieu au-delà de la discordance.

Un discours amoureux est né, un horizon sans fin, sans autre fin que le désir de s'aimer toujours, car seule la parole est cet infini qui nous porte et nous berce, nous bouscule et nous chahute, elle seule est promesse d'un toujours qu'elle porte en son sein et qu'il faut saluer dans la naissance du corps de l'autre toujours en avant de lui-même dans le don de soi qu'il nous fait, à travers voix, à travers caresses et étreintes, pour que le souffle nous expose, au même instant, à la nudité infinie de qui nous sommes l'un pour l'autre...

Les sillons profonds

C'est bien une forme d'impatience qui creuse en toi les sillons profonds de l'attente. C'est que tu écris avec ton corps, le temps venant. Tu ignores les parallèles doucereuses d'une vie tracée au cordeau. Les parallèles deviennent molles, elles pendouillent dans l'espace amorphe de la verticalité bavarde. Toi, tu ne marches que sur l'horizontale abrupte de ton dire ascendant. Dans les champs d'azur, ta marche, au soleil levant, n'a rien pour elle que le souffle qui émane de tes pas. Tu fends l'aire de ta prose.

Entre ciel et terre, arbre majestueux autant que broussaille, motte de terre sèche, luciole endormie, fruit mûr aussi, vont et viennent dans ce lieu des lieux que tu appelles de tes yeux et qui te remuent l'âme jusqu'aux larmes.

C'est la joie qui t'empoigne, pas la tristesse, celle-là a des mains de femme, tandis que celle-ci ne pétrit rien, ne caresse rien, n'est que terre sèche laissée au vent d'hiver.

Le presque'il

Elle se tenait tous les jours une petite heure sur la presque'île qui lui servait de refuge. Là-bas, par tous les temps, en toutes saisons, elle regardait la mer, l'horizon bleu ou gris, le visage fouetté par les embruns ou caressé par la brise marine.

La presque'île était devenue son presque'il, depuis qu'elle était dans l'attente.

Elle n'attendait pas un appel, elle se sentait constamment appelée, non, elle attendait le moment favorable pour quitter la presque'île et enfin pouvoir le rejoindre, lui, son presque'il qu'elle voulait tout entier à elle.

Ca ne tient qu'à un cheveux, une vie, le bonheur est à une petite encablure, mais quand vous êtes allé jusqu'au bout de la presque'île, vous ne pouvez pas aller au-delà et se jeter à l'eau ne sert à rien.

Non, il faut quitter l'horizon marin, quitter le village et les visages familiers, tourner le dos à la mer docile et partir pour, le cœur riant, prendre son envol.

Dispersions

Dans le creux de son ventre, la vie palpitait à côté d'elle, tout près en elle mais comme à côté. C'était l'expérience de la côte qu'elle refaisait. Elle en passait toujours par là quand elle ne savait plus où poser ses mains. De mains en mains, son corps avait passé en roulant dans la vague côtière qu'elle voyait toujours, toujours la même en dépit du temps présent qui l'arrachait à l'instant.

Le temps lui faisait ce présent : cette absence à elle-même dans le creux de la vague qui la soulevait pour la rouler et la rouler dans l'écume fraîche. Le sel et le sol, dans ces instants, composaient un hymne à la blancheur stérile, toujours prête à se perdre dans le sable gris... Où était le sol quand tout ce sel écumait sur son corps défait ? Le sol ne la portait pas plus que la vague n'acceptait de la lâcher pour la rendre au sol ferme auquel elle aspirait pourtant de toutes ses forces.

Son ventre, elle y revenait sans cesse comme à un havre sans paix qui la basculait dans le plaisir. Elle n'était pas cette Aphrodite que rejette l'écume pour qu'elle resplendisse, une fois l'œuvre faite, sur la terre et dans les cieux. Dans ses yeux, on ne voyait briller aucune sorte d'espérance. Elle trouvait son contentement dans le jeu incessant des vagues qui la remplissait d'aise.

Elle avançait dans l'eau jusqu'à la taille ; il fallait que l'eau vînt lécher ses seins qui durcissaient au contact discret de l'eau froide. L'eau hésitait, saisissante ; elle sentait combien celle-ci faisait fi de ses seins. Dans ces moments-là, absente, elle désirait mordre l'eau afin d'en extraire tout le sel qui flottait en elle. L'amertume, c'était l'amertume alors qu'elle recueillait au bout de ses lèvres amollies, mais durcies tout autant par la morsure du sel. Sa langue, alors, était tout à fait morte.

Elle souhaitait se liquéfier afin de mieux défier l'air marin qui lui battait les cheveux en fouettant ses épaules brunies... L'eau était bien là qui la mangeait à petite gorgée ; elle fondait doucement tel un sucre dans de l'eau tiède. Pourtant, il y avait le froid qui venait de la brise ; celle-là caressait son front, lui donnant ce regard éperdu qu'elle souhaitait voir au loin. Son regard était toujours plus loin tandis que son corps devenait ce goût d'eau salée qui portait à son comble l'amertume qu'elle était dans les vastes bras de l'océan tout proche.

Son ventre, son ventre laissait filtrer son sang qui coagulait le long de ses cuisses molles. Son cœur était presque mort ; il ne pulsait plus que pour la mer déserte. La métamorphose était presque achevée. Il lui fallait encore se redresser, soulever ce qui lui restait de corps hors de l'eau quelques secondes pour mieux sentir le froid du vent sur son ventre. Elle bondissait alors hors de l'eau pour répandre une flaque rouge autour d'elle dans laquelle elle retombait toute droite. Ses pieds enfonçaient dans le sable, un

élan de bête la rejetait en l'air, le temps d'un sourire. Alors, n'y tenant plus, elle prenait à pleine main cette mer démontée par elle pour en faire un tourbillon. Elle tournait et tournait sur elle-même, ivre de joie. Elle était devenue cette mer insolente qui s'enivrait d'elle. L'eau projetée en l'air, pulvérisée, faisait de très brefs arcs-en-ciel qui venaient mourir sur son visage. Elle ruisselait sous la couleur morte.

La vie même

Là, sur la plage, sur presque rien, elle marche depuis des heures maintenant. Sa pensée tourne autour d'une idée, d'une seule : elle voudrait vivre l'amour, elle le voudrait, mais rien n'est sûr que ce désir qui tarde à se réaliser.

Elle a écrit un jour à l'homme qu'elle aime de toute son âme : « Je me sens si bien quand je m'autorise à t'aimer. »

L'homme qui a reçu ce message en a été bouleversé. Il en a conçu une telle angoisse, un tel espoir aussi, que chaque jour qui passe il tente de se rendre digne de sa confiance.

Il est des blessures si lentes à se refermer, des blessures dont la cicatrice reste si douloureuse, des blessures si profondes... L'homme, qui l'aime, l'aime avec toutes ses blessures, les petites et les grandes, il l'accueille toute entière comme elle est, blessé qu'il a été lui-même.

A eux deux sauront-ils faire taire la douleur ? Sauront-ils passer outre le chagrin et la peine, sauront-ils bâtir ensemble une confiance nouvelle ?

Il veut le croire de toute son âme pour qu'enfin la femme qu'il aime se donne à lui comme à la vie même.

L'arbre de vie

Découverte bouleversante quand on se dit enfin que l'on peut être aimé...

Qui suis-je pour être aimé(e) ? Cette question résonne, avant de raisonner indéfiniment en nous.

Ca ouvre sur un avenir, tout un passé aussi, et un présent rigoureux comme un hiver d'ancien temps, un présent pas très joli, ça donne l'envie, sinon la force de se défaire de sa vie passée, pour le retrouver, l'élan perdu, l'élan qui remonte à l'enfance, l'élan blessé, l'allant de qui ouvre les bras sans arrière-pensées, pas pour longtemps, parce que la vie ne fait pas de cadeau : le passé vous remonte à la gorge, et il y a maintenant deux passés, deux histoires qui ne se croisent pas, deux histoires qui ne concordent pas...

Aimer en pure perte, très vite, intensément, pour rien, pour des images, pas longtemps, le temps d'être déçu, le temps d'être détrompé, le temps de comprendre...

Aimer comme on a aimé sa maman, vouloir être aimé aussi fort, de manière indéfectible, et se rendre compte que ça ne marche pas comme ça, qu'il faut plaire, convaincre, éliminer la concurrence, bref s'imposer à la force du poignet.

Le faire, et puis se tromper, ne plus recommencer, prendre le parti de la solitude glaciale, du repli sur soi, en envoyant promener sa vie d'antan, et puis vivre encore avec la mort de sa mère dans le cœur, jour après jour voir les souvenirs pâlir, garder intact, malgré l'oubli, la force d'une présence effacée par la vie qui est allée à la mort.

On se fait des idées, on se monte la tête, très vite on se retrouve seul, et ça dure comme ça, des vingt, des trente ans, cette traversée du désert.

Et puis un jour, sans crier gare, préparée de longue date par le temps qui fait son œuvre autant que fruit du hasard, une femme entre dans votre vie, c'est elle pour toujours, vous vous dites ça, tout de suite, avant que ne commencent à raisonner entre vous les mille et une raisons de ne pas franchir le pas, et ainsi rester sur le seuil d'une maison même pas construite, menacée de ruine avant son achèvement, parce que le passé veille, parce qu'il vibre dans le présent, parce qu'on n'est pas seul à aimer, parce que ça déchire.

Et attendre, attendre que le ciel s'éclaircisse, et que le temps fasse son œuvre dans la chair des mots.

La pulpe du jour, juteuse, cachée dans le fruit amer du présent encore vert, quand coulera-t-elle dans votre bouche ? Quand le fruit mûr sera cueilli d'une main sûre, quand le fruit juteux sera las de mûrir, quand la main avide sera mûre pour la cueillaison du fruit mûr sur l'arbre de vie qui attend son heure...

Le pays natal

J'ai traversé les siècles des mots.

Je prends ma pelle lourde pour soulever la terre d'effroi. J'y retrouve l'évanescence dans la terre froide.

Mes mains lourdes, mes mains calleuses portent le fruit à la bouche. Le monde devient acide, une seconde. Souvenirs...

Il me faut devenir cet arbre insolent qui ne dicte rien à personne, laisser mon ombre flirter avec le soleil dans le haut des branches, et porter des fruits discrets à portée de mains.

Oublier le chemin, pousser et pousser mes racines dures dans la terre du pays natal.

Et attendre, attendre toujours.

Légère gravité

Je ne sais rien, ne comprends que peu de choses, je ne lis pas dans l'avenir.

Je sais que je ne pèse pas lourd, une plume serait plus lourde que moi, je suis le vent léger qui tente d'attraper la plume pour avoir un peu de poids.

Et j'ai le culot de me prendre au sérieux. C'est peut-être ce qui m'a sauvé jusqu'à présent de la tentation du vide. Le vide ne m'attire toujours pas, je persiste et je signe d'une plume légère.

A chaque nouveau texte qui s'impose à moi, j'ai l'impression que ça y est enfin : je vais prendre mon envol, et puis tout retombe.

Le silence d'une tombe ne m'attire pas, décidément.

La demeure de cristal

De ces poèmes que tu portes en toi, il t'arrive de retenir le souffle, pour reprendre ta respiration, ce que tu vis, pour ainsi dire, t'empêchant de respirer.

La respiration poétique cède alors la place à la pause pure et simple, où, l'esprit vide, tu cherches à y voir clair dans des pensées mortelles qui ne viennent pas de toi...

Etrange sensation où tu te sens presque absent à toi-même, mais plein de pensées qui te viennent de ton entourage, de ton environnement. Tu te vois momentanément contraint de faire silence en toi pour écouter ces pensées mauvaises, afin de les neutraliser, par l'analyse rigoureuse, la patience critique.

Tu deviens alors extraordinairement combatif, tu sors les griffes de ta logique impeccable. Une envie de te battre te soulève, et puis tu retombes en toi-même, tu laisses la bêtise à sa bêtise, tu te persuades qu'on ne discute pas avec les imbéciles mâles ou femelles qui t'importunent. Tu t'éloignes, tu ne fuis pas. S'il faut parler, tu le fais vigoureusement, fermement, ta voix ne tremble pas, elle devient impérieuse, et même riieuse parfois, car il t'arrive d'avoir envie de rire, quand tu entends des inepties dirigées contre toi.

Ta vie te l'a amplement prouvé : bien s'entourer est décisif, c'est pour cette raison que tu dresses des poèmes entre toi et les importuns. Tu t'entoures de poèmes. Tu remâches la beauté sereine ou crispée qui te vient du monde autant que de toi, mais à certaines heures cela ne suffit pas : il te faut agir.

Tu le sais aussi : réagir est une faiblesse, agir une force.

Tu laisses alors aller ta force là où elle te mène, avec pour seule arme ta logique et pour unique allié ton bon sens. Tu n'as pas d'armure, tu n'es pas non plus muré en toi-même, au contraire tu es la porosité même, depuis ta plus tendre enfance. Tu éprouves continûment le continuum humain, tu sais que la séparation, le vide, sont fondateurs de toute communication véritable, alors tu enrages contre ceux ou celles qui rêvent de communauté fusionnelle, contre ceux et celles qui s'approchent de toi pour te demander de faire ceci ou cela, afin d'avoir ultérieurement la piètre satisfaction de critiquer ton action, de ces pervers qui s'approchent de toi pour mieux te rejeter, en te donnant à comprendre que tu ne « fais pas l'affaire », que tu es incapable de satisfaire leurs désirs. Leur perversité est bien là : ils te demandent d'agir en leur faveur pour ensuite te déclarer que tu es en fait incapable d'agir en leur faveur... De ceux-là, particulièrement, tu te détournes résolument, tu les laisses à leur hystérie.

Tu es loin de la poésie alors, oui, bien loin, mais dans le même temps tu sais que combattre les empêchements d'écrire est vital, car la tyrannie commence tout en bas, avant de se répandre jusqu'au sommet de l'état parfois...

« Qui vit basement pense basement. »

Tu remâches cette pensée de Nietzsche, tu la dégustes. Tu agis pour œuvrer, et œuvrant, tu as le sentiment fort d'agir en vue du bien, le tien propre aussi bien que celui des autres, à qui tu veux faire don de toi, à qui tu veux communiquer encore et toujours, pour peu qu'ils soient dignes de ta confiance, ta joie de vivre, ta soif d'images assoiffantes, ton élan, ton allant, cette espèce de grâce qui te saisit aux heures favorables... Tu es alors pour quelques heures poème tout entier, et de ce poème tu ne rêves pas de faire une demeure de cristal haut perchée, inaccessible, mais bien au contraire cessible, offerte à qui veut bien y demeurer en ta compagnie lointaine.

L'amour, alors, fête ses retrouvailles avec la liberté charnelle, la continuelle liberté interrompue par les ennemis de la liberté, que tu fustiges, éloignes ou négliges souverainement.

Oui, tu te fais amour irradiant, dépense solaire et appel à la dépense dans l'univers vide de dieux, et tu n'attends plus qu'une chose : la libre advenue à soi de qui tu aimes, à qui tu peux alors dire : « Viens, mon amour ! Je t'attendais depuis si longtemps ! »

Mon âme-sœur

De cette fêlure amie, tu sais que jamais elle n'empruntera de chemins convenus. L'abrupt de la route, sa sinuosité de traces vouées à la mémoire tranchante, voilà le gage de l'avenir indéfini tant attendu, qui se dessine, jour après jour, à travers les mots pour la dire et les baisers pour la sceller, cette entente qui, passant d'accord en accord, s'accorde ici ou là, une dissonance mal vécue, pesante, mais vite rejetée, mais peut-être nécessaire comme la cendre l'est au feu.

On est tonal et tonique ou l'on n'est pas.

L'harmonie est à ce prix, elle passe par le refus des bruits du monde, et tout bruit est meurtrier par essence. De consonnes douces en consonnes dures, c'est la pure vocalité de nos voyelles douces qui éclate à nos oreilles, mon amour, quand nous nous parlons, et de cette acceptation de la consonance naît l'accord majeur qui fait fi, dans la voix même, de cet étrange mélange de bruit et de musique propre au langage humain, pour que triomphe la pure musicalité de nos deux cœurs fondus en un seul et même cœur de cristal irisé

Dans ma mémoire ne flotte pas, dans ma mémoire chante une parole à laquelle toute ma vie je vouerai une fidélité indéfectible. Cette parole n'est pas obsédante, mais elle ramène constamment à cette pensée qui ressasse la fidélité à une parole qui voyait juste et qui voyait loin.

Seule une mère aimante a ce pouvoir-là : voir juste et voir loin en même temps.

Parole qui éclaire, parole simple et forte, parole qui transmet la haute faveur d'exister pour un être et un seul tous les jours de sa vie, parole libre aussi, âpre et exigeante, parole de femme.

C'est au-delà de l'action engagée, une telle parole, c'est une parole qui engage sur un chemin sans retour, un chemin qui chemine à travers un sourire inoubliable, une voix ferme, une voix frémissante d'émotions justes, une parole de femme qui dit : cette femme est faite pour toi, tu es fait pour cette femme, si dur soit le chemin, c'est le seul. Aie foi en elle comme tu as eu foi en moi.

C'est la seule prière que je reconnaisse pour mienne, prière qui n'a pas fini de faire couler beaucoup de sève, prière aux mille ramifications qui fleurit dans nos deux bouches liées par un serment non écrit, dit un jour de grande vérité, un jour où tremble pour toujours l'instant qui a vu la promesse d'un cœur et d'un corps unis dans une seule âme, une âme sœur à jamais vouée à l'amour infini qui lui est dû, parce que c'est elle, parce que c'est moi...

Cœur à cœur

-1-

Une flamme chante dans la nuit, elle dit l'éveil prochain, la nuit exacerbée, la nuit réduite à sa plus simple expression, tout silence dehors. Il est seul avec le silence, alors il prend la parole, et cette parole pressante, elle la presse contre son cœur.

-2-

Que puis-je bien espérer ? Avec moi, c'est tout ou rien , mais ces deux extrêmes ne me tentent pas, ils ne sont pas à ma portée.

Alors espérer, encore, mais espérer quoi ? Je suis dans la position d'un joueur de cartes qui a un beau jeu dans les mains, empêché de jouer : la partie n'a pas commencé, les cartes ont été distribuées, ah ça oui, et d'heureuse manière, j'ai eu la main heureuse, et c'est moi qui ai la main, mais ça ne joue pas,

les joueurs ont déserté la table de jeu, je reste seul avec mes atouts en main, et une petite voix lointaine a beau jeu de me dire : « Mais joue, joue donc ! Qu'est-ce que tu attends ? »

-3-

Ecrire en marge du monde, en marge seulement, car la clôture sur soi est l'impossible même, que l'écriture met en évidence, étant appel désespéré à une vie autre, une vie nouvelle qui ne vient à l'existence que sur le papier. Je ne suis qu'un amant de papier, qu'on lit, qu'on chiffonne et puis qu'on jette une fois lu...

-4-

Elle n'est pas venue, le temps se fait attendre. Il est presque minuit. Les heures sonnent à coups redoublés dans mon sang, je ne sens plus mon cœur. On l'a jeté au chien, aux bêtes. Bientôt, ce sera l'aube, cette aubaine grisâtre que je hais, moi qui n'aime que l'aurore.

-5-

Le silence, il n'est jamais de mise. La solitude ne l'efface pas, ne le rend pas stérile, elle l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure dans le bruit et la fureur. Haute faveur que ce signe lancé depuis la maigreur de jours assignés à résidence : le silence n'a pas tari l'éloquence, celle-ci se tient droite, prête à fondre sur sa proie de lumière, c'est une énigme ailée sans prise sur l'air, un aigle bifrons aux yeux rouges, toute langue dehors, c'est parfois le mal absolu, parfois la bonté d'un regard muet qui dit : « Viens, viens pendant qu'il en est temps encore ! »

-6-

Toutes griffes dehors, elle tire sa révérence au petit monde qui la cerne. Ca fait des cercles dans sa tête, elle en fait des rubans multicolores qu'elle jette au vent.

Pour seul bagage, quelques livres dans une maigre valise, de ces livres qui délivrent mais ne sauvent pas, de ces livres qui s'inscrivent en elle en lettres de glace. Elle va les expédier au loin, dans cette autre dimension qui se cherche en elle depuis toujours, brûlante, exaspérante.

Cette tendresse sans emploi qui la déchire, la voilà qui fuse au-dedans d'elle au moment même où elle se refuse au dehors abrutissant : c'est l'instant qu'elle choisit pour tirer sa révérence au petit monde qui la cerne.

Son cœur est tout enrubanné de promesses multicolores à elle faites par son frère de lumière.

-7-

C'est la fin, c'est aussi bien un nouvel élan, un commencement sans fin qui s'agrippe à elle, un recommencement qui ne tarit pas d'éloge sur la suite à donner à ce don d'elle qu'elle se fait à elle-même.

Le temps est épuisé, épuisant. L'homme de sa vie est là. Elle ne le sait pas encore. L'avion s'est posé en douceur. Dans le hall de l'aéroport, elle a les yeux dans le vague, elle est fatiguée de tout ce long voyage, elle est immobile, les deux mains serrées sur la poignée extensible de son sac de voyage. La foule passe et repasse autour d'elle, indifférente à son attente.

Une longue seconde, son cœur cesse de battre au moment où, quelque part derrière elle, elle entend la voix de son amour qui l'appelle doucement par son prénom. Elle se retourne, et c'est merveille : la voix a maintenant un visage, un visage qui ne la dévisage pas, un visage qui dit l'orage tout proche qu'elle s'empresse de presser contre son cœur.

Dans le pré joli

La fronde insolente a jailli du poing.

Equivoque douloureuse, pour peu de temps : la pierre est venue heurter de front le soleil ébloui.

Le paysage s'est dressé, odorant et fauve, sourire d'herbes vives à raz des terres, là, dans le pré joli où tu te tiens, leste et ferme, les seins lourds de désir, la ventre dur prêt à jaillir de sa conque douce.

A poing fermé, la vrille du désir agite le ciel.

Et toi, cuisses ouvertes, dans la fraîcheur qui monte du soir, tu te lances à l'assaut de l'homme enchaîné.

Les chaînes tintent dans l'air du soir, oripeaux d'azur, cliquetis qui surexcitent cette part de nous-mêmes qui veut se livrer toute entière, pour que l'autre part parte en sens contraire vers une délivrance sans borne et sans frein.

Ca court dans les muscles, cette électricité qui galvanise le cœur. Le paysage se fait réellement étoffe suave où jeter la diaprure de nos cris.

Dans un ahan mortel émerge la figure première. Elle efface toutes les réticences. Elle dépouille nos corps enchaînés-déchaînés de toute pudeur. Le corps n'est plus qu'odeur qui rôde dans les yeux, allant sanglant sans blessure, moments de pur bonheur.

L'amitié

« Ce qui tombe sous le sens rebondit ailleurs. » Jacques Jaques Prévert

J'ai quelque part perdu l'élan ; je rebondis encore...

Dans ce monde, la lumière elle-même est devenue luxueuse.

Les étoiles étaient pleines de ciel, ce soir-là ; seule et nue à flanc de colline, la maison...

J'entendais les pas d'un homme qui arrive ; le son grêle et fêle d'une cloche perdue dans la senteur du soir ponctuait ses pas...

Il était minuit au soleil du soir et j'avais hâte d'entendre tes pas au pas de porte quand sans bruit, sans heurt, tu es entrée, mon amie....

Alors, la musique a jaté jusqu'à l'aube dans notre nouvelle maison.

Aux premières rougeurs du jour, un chemin a grisonné ; l'alouette a plané au-dessus, zigzagante. L'air était lourd et les raisins mûrs...

Et j'ai toujours la soif de ce rien qui s'expose...

